

Je tiens à vous dire

par Quentin Ochem

Le Théâtres Anonyme

<http://www.theatres.org/>

IMPORTANT

A LIRE AVANT TOUT PROJET DE REPRÉSENTATION

La licence Creative Commons qui suit n'est pas une autorisation de représentation. Elle ne concerne que la reproduction du texte. Si vous souhaitez monter cette pièce, vous **devez impérativement obtenir une autorisation de l'auteur**. Vous pouvez me contacter par mail sur quentin.ochem@theatreux.org. Pour de plus amples détails sur le droit d'auteur associé à ce texte, vous pouvez vous référer aux informations publiées sur le site du Théâtreux Anonyme, <http://www.theatreux.org/>.



Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0 France

Vous êtes libres :

- de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public

Selon les conditions suivantes :



Paternité. Vous devez citer le nom de l'auteur original.



Pas d'Utilisation Commerciale. Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.



Pas de Modification. Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

- A chaque réutilisation ou distribution, vous devez faire apparaître clairement aux autres les conditions contractuelles de mise à disposition de cette création.
- Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

Ce qui précède n'affecte en rien vos droits en tant qu'utilisateur (exceptions au droit d'auteur : copies réservées à l'usage privé du copiste, courtes citations, parodie...)

Ceci est le Résumé Explicatif du Code Juridique
Pour plus de détails, voir <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Je tiens à vous dire...

Un souffle. Une inspiration. Encore un souffle. Un long souffle, qui vide entièrement mes poumons.

Certains d'entre eux choisissent les cachets
Dans l'espoir d'un trépas soporifique
Agonie certainement fantastique
Un sommeil cotonneux et velouté.

Et pourtant, d'autres, plus hardis, préfèrent
Rompant la paix d'une nuit silencieuse
Libérer la source des tensions nerveuses
A la force du coup d'un revolver.

Un souffle. Une inspiration. Encore un souffle. Un long souffle, qui vide entièrement mes poumons.

Celui qui supporte l'hémoglobine
Peut décider d'user de son rasoir
Pour transfuser au fond de sa baignoire
Des litres de substance sanguine.

Moi, j'ai préféré sauter de l'étage
D'une maison aux volets blancs et bruns
Pour rompre mon cou dans un pâturage
Dans l'espoir, peut-être d'agir en vain.

Un souffle. Une inspiration. Encore un souffle. Un long souffle, qui vide entièrement mes poumons. Autour de moi, des hommes en costume vert s'agitent. Ils sortent des seringues, des électrodes, ils crient, ils bousculent. Ils tentent d'insuffler à mon corps une nouvelle étincelle de vie. Mais mon coeur a cessé d'irriguer ma chair. Mon cerveau est déjà en manque d'oxygène, irréversiblement. Mon esprit quitte mon cerveau, s'évapore au-dessus de lui. C'est si fragile, un être humain. Des années sur une corde raide qu'une pensée suffit à briser. Quelques secondes peuvent suffire à détruire ce que des décennies ont peiné à bâtir. Quatre secondes ont suffi, pour moi.

J'aurais voulu bondir du haut de l'Empire State Building, me noyer au pied des chutes du Niagara, sauter d'un avion en vol sans ouvrir mon parachute... Mais même ça, je n'ai pas été capable de le réussir. J'ai préféré aller trouver une absolution médiocre à deux pas de ma maison, simplement, tellement simplement que les journaux ne feront même pas cas de moi ailleurs que dans leur rubrique nécrologique. Tant pis. Maintenant, tout est fini.

Ma conscience est dissoute. Je ne vis plus. Cliniquement, je suis morte. Les mots que je prononce résonnent dans vos oreilles. Mon corps se résume à cinquante kilogrammes de matière inerte, mais devant vos regards, le sang circule dans mes veines. Je ne peux plus ni raisonner, ni savoir, ni imaginer et pourtant, à travers vous, je pense. A travers moi, vos pensées voient le jour :

que cela vous plaise ou non, il n'en est pas une seule que vous puissiez me dissimuler...

Je m'étais toujours dit que, si un jour je choisisais de mettre un terme à mes peines, je le ferais dans un fracas assourdissant, dans quelque chose de grand. J'aurais voulu aller plus haut, j'aurais dû prendre toutes les précautions nécessaires pour que le contact avec ce sol marque la fin de mon existence. Un épilogue net, précis, pur. On aurait dit de moi « Elle est morte sur le coup ». Les plus hypocrites se seraient confondus en fausses consolations : « Au moins, elle n'a pas souffert ». Un esprit cynique aurait peut-être même osé : « Elle a choisi une mort qui n'a rien coûté en frais de réanimation. Quel sens civique ! ».

Assez ! Je ne veux plus vous entendre ! Laissez-moi en paix ! Plutôt cent fois mourir encore que de demeurer dans cet état, soutenue par vos seules pensées ! Vous êtes tous des névrosés ! Taisez-vous ! Taisez-vous vous dis-je ! Faites taire vos esprits, je vous en supplie ! Plus de pensées. Ne croyez pas que ce qui germe dans votre âme soit confiné à votre crâne. N' imaginez pas qu'il existe des choses que vous puissiez garder enfermées en vous. Vos désirs, vos craintes, vos fantasmes et vos phobies existent ! Tout sort, même si vous ne le savez pas ! Laissez-moi. J'ai besoin d'être seule. Les âmes ne possèdent pas de mémoire, et je voudrais jouir de la mienne une dernière fois, avant d'être définitivement asservie par la vôtre.

« Autrefois, j'avais un chat. Un petit chat blanc et brun. Et un jour, il s'est enfui de la maison. Je l'ai attendu tout un jour et toute une nuit. Et quand il est enfin revenu, il saignait. Il est mort le lendemain. C'est pour cela que je pleure, parce-que je comprends. La mort, ce n'est pas juste. Mon petit chat n'avait pas beaucoup vécu, et j'aurais pu le garder encore très longtemps, mais je n'ai pas pu. Il n'avait rien fait de mal. Ce n'est pas juste. Il n'y a que les méchants qui devraient mourir, mais pas les gentils. »

Assez, vous autres ! Tout se voit ! Tout se sait ! La preuve, tout le monde sait ce que je pense, moi ! Et moi, je sais que tout le monde se moque ! Bien sûr, vous feignez de l'ignorer. Sur ce sujet, je n'ai rien à redire. Tous ceux que j'ai croisés ont toujours été très corrects avec moi. Jamais, ô grand jamais on ne s'est permis de me faire de remarques sur ce que je n'avais pas oralement exprimé. Mais moi, maintenant, je ne suis plus contrainte de le taire. De toute manière, je ne dérangerai personne...

Moi, j'ai préféré sauter de l'étage
D'une maison aux volets blancs et bruns
Pour rompre mon cou dans un pâturage
Dans l'espoir, peut-être d'agir en vain.

Un souffle. Une inspiration. Encore un souffle. Un long souffle, qui vide entièrement mes poumons.

Je pense à une petite île perdue au milieu du néant. L'eau y est bleu azur. Le sable y est délicatement rosé. La terre rouge carmin. Un pigment exotique colore tiges et feuilles d'une teinte fuchsia. Un ciel ocre apaise les coloris pastels d'une colline sur laquelle j'ai décidé de demeurer. Je m'y allonge, et m'y repose pendant quelques instant. Ici, le soleil bronze, l'air respire et le vent frissonne. Il y a un petit son doux qui provient des arbres près de moi. Un petit... Gémissement... Je m'approche de la source de la plainte. Sur un arbre qui a revêtu un feuillage d'automne, un petit chat miaule. Un petit chat blanc et brun, avec une lueur émeraude dans le regard. Il est coincé. Sa maigreur me laisse croire qu'il est ici depuis plusieurs jours, peut-être même une semaine. Je m'approche de lui, je tente de l'attraper mais il est trop haut. Il faut escalader. L'écorce me rentre

dans la peau, me meurtrit. Arrivé enfin à sa portée, je le saisis, mais il prend peur, me griffe et saute de l'arbre. Déséquilibrée, je lâche prise, tombe sur le sol et... Un petit cri étouffé en dessous de moi, accompagné d'un craquement. Je me relève, tourne mes yeux sur une tâche rouge qui s'épand sur le sol, remonte mon regard jusqu'au lieu précis de ma chute et...

Assez ! Je sais bien ce que vous voulez me faire dire, je sais bien ce que vous pensez, que le suicide est un acte abominable, que jamais personne ne devrait arriver à cette extrémité. Ah ! La belle vision judéo-chrétienne, le beau dogme ancré dans chacun de vos esprits ! Celui qui se tue n'ira pas au paradis ? Il suffit ! Il y en a peut-être parmi vous qui s'imaginent que le suicide est la solution de facilité. J'ai vraiment essayé ! J'ai spéculé l'existence d'une lumière, emprunté sur l'espoir autant qu'il m'était possible de le faire. J'ai investi toute mon énergie, tout mon coeur, dans la certitude qu'il y aurait un autre lendemain. Les créances d'une réalité monotone ont fini par me rattraper. Je ne porte plus le moindre crédit aux lendemains qui changent. Ils ne changent pas. Pourtant, j'y ai cru. Je suis même devenue actrice, Je me suis commise dans l'imaginaire, la métaphore et le virtuel avec une ferveur que rien ne semblait pouvoir ébranler. Une force factice qui a fini par céder. Mais je suis prête à tordre le cou au premier qui prétendra que je n'ai pas essayé, et que j'ai choisi la solution de facilité !

Si j'avais pu accomplir une dernière volonté, je crois que j'aurais aimé mettre en scène mon enterrement. Prendre la place du directeur d'acteur pour une ultime représentation, quelle fin éblouissante ! J'aimerais... Accordez-le moi ! Mes chères dames, mes chers messieurs, vous dont le coeur bat, jeunes hommes et jeunes femmes que la vie réunira, permettez-moi de vous présenter les funérailles d'Elvire.

Je m'approche d'une petite porte cachée au fond d'un couloir sombre. Une indication « entrée des artistes » en précise la fonction. J'y rentre et m'assois, dans l'ombre. Je tente de rassembler mes esprits. Sur le mur, une horloge étire le temps à la force d'un tic tac obsédant. Quelques mètres plus loin, une porte s'est ouverte, et l'espace s'emplit d'esprits étrangers. Chaque mouvement des aiguilles du placide repère temporel me transperce les entrailles. Un roulement de tambour issu directement de ma poitrine annonce l'imminence de l'affrontement. Au fond de mon estomac, une glande démoniaque entame une attaque chimique. Des mots perdus, venant du dehors, transpercent mes oreilles. Un éclat de rire me fait exploser la cervelle. Une rafale d'éternuements, je suis à terre. Quand soudain, une terrible implosion avale le mince filet de lumière qui filtre à travers le rideau entrebâillé ! De terrifiantes émanations de « chut ! » asphyxient littéralement toute la salle qui se fond dans un silence morbide. C'est l'heure ! Je ne sais plus quoi dire, plus quoi faire, les pensées m'ont quitté et au lieu de déboucher sur le couloir qui m'aurait mené directement à la sortie j'atterris au beau milieu du champ de bataille. Et soudain... La scène !

Voyons la mise en scène de mes funérailles... Je veux quelque chose de très classique, un soir de printemps, au moment où l'air se rafraîchit juste assez pour que l'on souhaite retrouver la chaleur d'un intérieur aux fenêtres ouvertes. Il y a des tables, sur ces tables, de l'alcool. Du rosé, des bières, quelques liqueurs et de la Tequila. Avec des jus de fruits, et des sirops. Des apéritifs un peu partout, un gâteau aux poires ici, un cake aux olives de ce côté, du gigot froid, des pizzas... De la musique, bien sûr, quelque chose de calme. De nostalgique. Purcell peut-être, avec ses « funérailles de la reine Marie »... Quoi que... Plutôt la complainte de Didon abandonnée par Énée. Émouvant, poignant, déchirant, parfait ! Et bien sûr, des ballons ! Et des cotillons ! Et des morceaux de papier crépon pour décorer les portes et le plafond ! Une lumière tamisée rouge et orange ! Il y a du feu dans la cheminée. Des bougies qui brûlent dans le salon. Dehors, j'ai une grande piscine éclairée. Des poubelles un peu partout... C'est important les poubelles, sinon le lendemain c'est véritablement infernal. Je tiens à soigner les détails, il s'agit de mon enterrement.

C'est au théâtre que j'ai eu le premier contact avec ma mort. Elsa et moi nous jouions deux infirmières affectées dans un camp qui servait d'hôpital. Nous sommes en 1915. Elsa, ma fille, interprétée par une superbe comédienne aux yeux verts, est profondément amoureuse de Charles, un soldat des troupes d'assaut. La bataille fait rage près du camp, la mort rythme nos existences au quotidien. Je vois... des milliers de corps qui processionnent vers un gouffre insondable. Certains n'ont plus de tête, d'autres ont les vaisseaux vidés de toute essence. Des ecchymoses, par centaines, et des regards vides, creux, lavés. Autour des processionnaires, d'autres corps les regardent. Ceux là sont différents... Ils sont mutilés, défigurés, rongés par des maux aussi divers que cruels, mais leurs yeux rayonnent d'une autre lueur. L'écume d'une conscience. L'un d'eux s'approche de moi. Ses cheveux bruns soigneusement coiffés et sa moustache fine m'évoquent une mode d'outre tombe. Son visage est pâle à l'extrême. Sur son bras gauche, un lambeau d'uniforme verdâtre. Un trou béant qui orne sa poitrine. Ses yeux se posent sur les miens d'un regard entendu. C'est Charles.

Soudain, il sort de sa torpeur et se jette à terre. Comme bombardé par des obus imaginaires, il rampe vers moi. Il s'arrête, couvre sa nuque avec ses paumes, attend quelques instants et repart. Il hurle « Vers l'avant ! », roule sur lui-même, se met en position de tireur, vise. Coup de feu inaudible. Il combat le néant. Je le rejoins. Il donne des coups de crosse devant lui, tue le vide qui l'entoure quelques instants. Quelques instants seulement, car le vide emplit aussitôt l'espace que son arme quitte.

Tout à coup, mon sang se glace : des hommes s'approchent de moi, portant, avec d'innombrables précautions ma fille, mon bébé aux yeux verts, mon amour, mon Elsa, blessée à mort. « Maman, ne crains rien, je n'ai pas mal. C'est Charles, tu sais, je l'ai vu tomber, touché à la poitrine. Maman, je l'aime, j'ai couru vers lui. Sous la pluie de balles j'ai été immortelle. Ne pleure pas, maman, je t'aime. Je l'entends : « ma bien aimée, qu'attends-tu sur cette terre froide et brutale ? Qu'attends-tu ? Je n'y suis plus ! » . Nous nous sommes aimés cette nuit... Maman... ne pleure pas... » dans mes bras, Elsa meurt. D'un souffle. Un souffle qui vide entièrement ses poumons. Alors, doucement, je me relève. Attendant qu'une balle perdue me permette de la rejoindre...

Tout commence par une petite inquiétude
Un truc banal, sans prétention, sans contenance
Rien qu'une angoisse comme on en a l'habitude
L'innocent germe d'une improbable souffrance.

Arrosé par une bile verte et visqueuse
Au plus profond de mon estomac ulcéré
Se développe cette plante vénéneuse
Que rien ne semble plus pouvoir déraciner.

Ma cervelle est bientôt faisandée par le mal
Ni rêve, ni espoir, ni même une pensée
Face au terrifiant pouvoir du végétal
Ne peut plus d'aucune sorte rivaliser

Tu croyais certainement pouvoir me survivre
Ma tombe aurait fait une parfaite demeure
Je ne te permettrais pas plus longtemps de vivre
Tu m'accompagneras dans l'incinérateur

« Après la mort de mon petit chat, j'ai été si triste que Papa n'a pas voulu racheter un autre animal. Il a dit qu'il connaissait des animaux qui ne mourraient jamais. Et c'est comme ça que j'ai rencontré Doodie, mon lapin en peluche. Au début, Doodie, il ne parlait pas beaucoup. Il ne parlait même pas du tout. Ça, c'était ce qui n'était pas bien. Ce qui était bien, c'est que si on oubliait de le nourrir, Maman ne me grondait pas, puisqu'on n'avait pas besoin de le nourrir. Même mieux, il ne faisait jamais ses besoins partout dans la maison. Et même encore mieux, il ne s'enfuyait jamais. Mais ça, c'était normal. C'était une peluche. »

Aux funérailles d'Elvire, ils sont tous là. Chaque visage est pour moi une histoire, petite ou grande. Un décès, quelle fantastique occasion de réjouissance ! A croire que les gens n'ont d'affection que pour les cadavres. Au deuxième rang, je vois une petite fille aux yeux verts embrumés de larmes. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir jamais rencontrée. Peut-être est-ce la progéniture de quelque lointain cousin, ou ami oublié. Comment un être qui ne me connaît pas peut-il s'attrister sur mon sort ? Curieuse petite fille... « D'où viennent ces larmes ? Pour qui se trouble le reflet émeraude de ton regard ? Il y a quelqu'un qui est mort ? Sais-tu qui est cette personne ? Non ? Alors pourquoi pleures-tu ? »

Je me sens un peu seule, tout d'un coup. Ils viennent tous de disparaître, tous les êtres. Mes mots ne résonnent plus. Il me semble que si je me tais, je mourrais une seconde fois. C'est comme si mes paroles étaient les seuls témoins de mon existence, les seuls souvenirs que je pourrais laisser à jamais dans ce monde.

Lorsque l'on se suicide en sautant dans le vide, il paraît que l'on s'évanouit avant de toucher le sol. Je n'ai pas dû sauter d'assez haut. C'est mon bras droit qui le premier a heurté le sol. Si j'étais tombée sur la nuque, peut-être serais-je morte sur le coup. Puis tout le reste de mon corps s'est comprimé un court instant en réaction au sol. La disposition de mes membres jouait avec l'absurde. Une branche m'avait traversé la joue de part en part et une autre s'était enfoncée dans le lobe de mon œil gauche, et avait dû remonter jusqu'au cerveau. Un peu plus loin, un peu plus fort et je serais morte sur le coup. Je ne ressentais ni douleur, ni conscience, rien que le sentiment diffus de cette immense déception. Je n'avais pas pensé à m'habiller correctement. Pour mon dernier instant, j'aurais pu faire un effort de tenue. Une robe noire par exemple, avec des chaussures à talons, un peu de maquillage et un soutien gorge qui puisse me mettre en valeur. Au lieu de ça, affublée d'une paire de baskets poussiéreuse, d'un jean délavé et d'un tee-shirt à la gloire d'un groupe de supermarché, je me sentais comme une adolescente souffrant d'un chagrin d'amour un peu plus gros que les autres. Dans la poche gauche de mon jean, une protubérance cellulosique de mouchoirs en papier humides et sales. Dans l'autre, cette lettre que j'ai laissé sur le piano avant de sauter dans le vide.

« Mes chers parents,

Je vous écris, à vous, bien que nous ne nous soyons pas adressés la parole depuis six années maintenant. Je tiens à vous dire que je vous ai pardonné. Vous n'êtes en rien responsables de la conclusion tragique de mon existence.

Laissez moi reposer. Je suis essoufflée. Des années durant je l'ai menée, cette lutte. Tout a fini par me rattraper. Je suis lasse, maintenant. »

Je garde un souvenir ancré à jamais au fond de mon esprit, celui d'une gamine de quinze ans. Elle pleure. Un chagrin d'amour sans prétention. Hier encore, elle avait un avenir tout tracé. Elle se voyait mariée, s'était arrêtée sur le nombre de ses enfants, sur leur nom. Elle

connaissait le père, savait quel métier il exercerait, avait choisi de rester mère au foyer. Elle avait décidé où ils vivraient, quand ils se marieraient. L'absolu d'une certitude que rien ne devrait jamais plus ébranler. L'évidence terminale. Sa vie était arrêtée. Et puis, ce matin d'avril, l'avenir s'est effondré. Le rêve poussé jusqu'à l'absurde a atteint ce point par delà lequel on ne peut plus avancer. C'est idiot, une gamine, à cet âge. Si je l'avais croisé, je l'aurais prise dans mes bras, je l'aurais consolée. Je lui expliquerais comment il ne faut pas se laisser envahir par les sentiments à son âge, comment il faut réagir vite, avant qu'il soit trop tard. Je lui raconterais que l'amour est une chose qu'il faut faire vivre, qu'il ne faut pas le figer sur le premier cupidon qui passe. Je lui dirais toutes ces conneries que l'on m'a dites, à moi. Elle me regarderait droit dans les yeux, me demanderait si je pense vraiment ce que je dis, si l'amour, ce n'est vraiment qu'une émotion comme les autres, que l'on peut éprouver puis contrôler. Si l'on peut vraiment avoir plusieurs amours dans une vie. Si deux, ce n'est pas déjà trop. Si un, ce n'est pas déjà trop rare. Un amour, c'est déjà inespéré. Le perdre, c'est perdre toute raison de vivre. Pourtant, cette jeune fille possède encore l'étincelle de vie. Elle peut encore exister. Elle détient en elle la promesse d'un nouveau sens à l'avenir, le seul sens qu'elle pourra jamais lui donner. Portant la main à son abdomen, elle sourit. Le père avait les yeux verts.

« Ma vie, je l'ai passée à attendre. Attendre le retour de ce garçon, du seul homme que j'ai aimé. Attendre qu'une lueur vienne emplir les ténèbres de cette absence qui peuple chaque seconde de ma vie. Attendre le retour de cette enfant que vous m'avez forcé à abandonner, il y a six ans. Mais je ne vous en veux pas. Vous ne pouviez pas savoir que je ne pourrais pas en avoir d'autre. »

« Il m'a fallu un peu de temps avant de comprendre comment Doodie pouvait me parler. Mais un jour, je me suis concentrée très fort... C'est papa qui m'avait expliqué comment on faisait pour ce concentrer : il faut penser très fort à quelque-chose, et alors on se concentre. Il a dit aussi qu'il y avait des gens qui pouvaient marcher sur des clous ou faire de la lé-vi-ta-tion, ça veut dire voler sans avion, rien qu'en se concentrant. Alors, je me suis concentrée très fort. Et j'ai pensé à ce que Doodie voulait me dire. La première chose que j'ai compris, c'est qu'il en avait marre de rester toute la journée seul dans ma chambre. Alors je l'ai emmené avec moi à l'école. Après, j'ai découvert qu'il pouvait aussi m'aider pour mon travail. Il me donnait les réponses. La maîtresse, elle était d'accord pour qu'il m'aide, elle disait que si j'arrivais à avoir de bonnes notes avec lui, je pourrais plus tard en avoir d'aussi bonnes sans. Mais les autres enfants étaient jaloux. Un jour, ils ont essayé de me le prendre. J'ai eu si peur que j'en ai griffé un jusqu'au sang. Il a dû avoir deux agrafes sur le visage tellement je l'avais griffé fort. Après, Maman, elle a prit la décision qui s'imposait. Elle m'a coupé les ongles. Je ne me suis pas faite disputer trop fort, parce que j'avais un petit peu raison de me défendre, mais j'aurais dû appeler la maîtresse. Je ne sais pas pourquoi, parce que la maîtresse, elle a des ongles plus longs que moi et il aurait sans doute fallu trois ou même quatre agrafes. Après ça, je n'ai plus voulu emmener Doodie avec moi à l'école. Mais ce n'était pas grave. J'avais trouvé un autre moyen pour qu'il m'aide dans mes devoirs, c'est encore Papa qui m'avait expliqué : la té-lé-pa-thie. C'est comme pour se concentrer, mais encore plus fort, comme ça on pouvait parler même à des gens qui n'étaient pas là. Je n'ai jamais réussi avec d'autres gens, mais avec Doodie, ça marchait drôlement bien. »

Après Adrien, je ne pouvais même pas imaginer avoir un enfant d'un autre homme. Vous n'étiez conscients de la force de mes sentiments. Vous avez pensé « c'est est éphémère, elle est jeune » Cette histoire, n'était qu'un cauchemar pour vous. Pour moi, c'était le seul rêve qui se réaliserait jamais. Vous avez tout fait pour nous séparer. Vous avez réussi, Adrien est parti. »

J'aurais pu chercher Adrien. Ou alors, j'aurais pu l'oublier, et faire ma vie avec un

autre. J'aurais pu avoir un enfant d'un autre. Physiquement, j'en suis capable. Je n'ai pas voulu. Je l'aime toujours, lui. Et j'aime notre fille, tendrement, sans même l'avoir vu. Quand je pense à la vie que nous aurions pu avoir, lui et elle, je me dis que le destin n'a pas de sens. Parfois j'imagine... Un soir de Noël. Elle a six ans maintenant. Nous passons la porte de mes parents. Ses grands parents. Leurs cheveux grisonnent de sagesse, et leurs lèvres ridées se plient joyeusement au sourire que provoque l'entrée en trombe de leur petite fille. « Où sont les cadeaux ! » hurle t'elle. « Papy, Mamy, où est-ce qu'ils sont les cadeaux ! » Elle traverse le couloir, déboule dans le salon, et se fige net. Ses yeux pétillent de plaisir. Ses yeux... A t'elle, comme son père, cette étincelle émeraude qui transperce ma mémoire ? Ses yeux parcourent de haut en bas le sapin multicolore. Elle a pourtant aidé à le monter, elle l'a déjà vu tout entier, mais ce matin, les reflets des guirlandes clignotantes éclairent une toute autre atmosphère. A ses pieds, une pyramide de cadeaux argentés. Elle pousse un cri de joie. « Maman, je peux les ouvrir ? » « Bien sûr que tu peux, mon cœur. ». La laissant découvrir le premier cadeau que l'homme à barbe blanche lui aurait apporté, je me tourne vers son père : « Adrien, tu ne crois pas que nous la gâtons un peu trop ? » Et lui me répondrait : « Mais non, mon amour, regarde comme elle est heureuse. Laisse la profiter encore de ses années d'enfance. Tu sais comment sera son univers d'adulte. Tu le sais mieux que moi. Elle sera brisée, déchirée. Laisse la croire encore en la compassion, en l'espoir, en la joie. Quand elle aura grandi, ces choses n'existeront plus. » « Mais moi, » répondrais-je « Toutes ces choses, je les aies, je suis heureuse, n'est ce pas ? » Et il conclura : « Non, tu n'es pas heureuse. Tu n'es pas heureuse, parce que je ne suis pas là. Parce que ta fille n'est pas là. Parce que ce Noël, tu vas le passer toute seule. A l'heure du réveillon, tu dormiras. Et tu te réveilleras tard, très tard le lendemain. Et tu regarderas la neige tomber en préférant penser à celui qui meurt de froid plutôt qu'à ceux qui festoient. Tu n'es pas heureuse, parce que ces deux personnes qui sont tes parents t'on fait ce que personne ne devrait être autorisé à faire. Ils t'ont forcé à nous quitter, moi et cette fille que je ne connaîtrais jamais. »

« Maman ! C'est un petit chat ! Oh, merci maman ! Je vais l'appeler... » Ma chérie... S'il te plaît, appelle le Doodie.

« Est-ce votre amour pour moi qui vous a donné la force de faire un choix aussi atroce et de le mettre en oeuvre ? Vous avez fait de moi la mère anonyme d'une orpheline. C'est une faute terrible dont nous portons le poids, tous les trois. Pour ma part, je ne peux plus. Comment avez-vous pu, vous, continuer à vivre ? Je ne peux pas le concevoir. Vous n'êtes pas des monstres. Il y a quelque chose a coté de quoi je suis passé. Peu importe, l'heure n'est plus aux reproches. Je suis persuadée que votre seul but n'a jamais été que mon bien... J'ai manqué de chance, voilà tout. Nous aurions pu être une famille heureuse. »

Ce dont je me souviens le plus, c'est d'une longue fermentation de remords et de regrets. Toutes ces choses que j'aurais pu faire et que j'ai manqué. Un hymne à l'apathie. Et puis, ce désir grandissant de violenter ma mémoire, de hurler, de combattre... Mais combattre quoi ? Je n'avais pas ni cause à défendre ni personne pour qui lutter. J'ai découvert dans la scène de théâtre un éternel champ de bataille. Le trac, les trous de mémoire, les baisses d'énergie ou les absences étaient mes ennemis perpétuels. Le public était le peuple pour lequel je mettais le fusil sur l'épaule. Il fallait que je le sauve de l'ennui, que je l'anéantisse la menace de la monotonie. Chaque larme, chaque rire, chaque pupille écarquillée étaient comme autant de médailles qui ornaient mon uniforme. A ce public, je pouvais hurler ma joie, ma colère, mon angoisse et mon désespoir. Je pouvais purger tout ce composte de douleurs abominables qui gangrenait ma raison de vivre. Ce n'était pas la vie d'un personnage que je venais dévoiler sur scène, c'était une métaphore de ma propre existence. Mon être tout entier hurlé devant des centaines de gens subjugués. Et lors des applaudissements, à chaque rappel, à chaque salut, je scrutais cette foule compacte de visages réjouis. Il n'y a rien de plus beau pour un acteur qu'un spectateur qui sourit. J'aurais même pu me

passer d'applaudissement. Mon rêve le plus cher, cela aurait été qu'après une représentation, les gens attendent pour applaudir. Je serais venue sur le bord, tout près d'eux. J'aurais moi aussi souri, sincèrement. J'aurais attendu quelques instants, je leur aurais simplement dit « merci » et je serais partie.

« Au cours de ces longues années de séparation, j'ai nourri nuit après jour mon ressentiment envers vous, envers le genre humain et l'adversité. J'ai pourtant lutté, je vous prie de me croire, me jetant à corps perdu dans le théâtre, essayant de me montrer positive comme vous avez tenté de me l'enseigner. J'ai bâti projets après projets, sans m'occuper de ce qui en adviendrait, pensant que mon absence de but était la plus belle de toutes les causes. Mais les échecs ont succédé aux échecs, comme des vagues têtues et infatigables, le quotidien, dur et narquois a petit à petit entamé ma résistance. Je croyais être un roc, je me suis sue d'argile. Chacun de mes rêves, tel une colonie de rats paniqués, quitte le navire d'un avenir désespérément sombre.

Et ce soir c'est le dernier naufrage

Ne m'en veuillez pas...

Maman, Papa,

Adieu

Votre Elvire »

Je les vois déjà, mes parents, mines éteintes, lèvres basses, pupilles troubles, enfoncer la clé de mon appartement dans la serrure de la porte d'entrée. Leur premier réflexe est de porter un mouchoir à leurs narines. L'odeur d'une poubelle à l'abandon depuis trois jours suffirait à décourager les plus téméraires. Ils traversent un couloir sombre, tapisserie tâchée, plafond gras et moquette poussiéreuse, pour atteindre une cuisine dans laquelle macèrent les restes de mon dernier repas. Un cassoulet à peine entamé qui m'a soulevé le cœur dès la première bouchée. Ma mère s'approche de l'évier et, machinalement, commence à faire la vaisselle. Mon père, lui, ouvre la porte de ma chambre. Il traverse un sol jonché de vêtements sales, atteint ma penderie. Sous le regard inquisiteur de Doodie, il sort un carton de vieilles affaires. Ce sont des petites choses toutes simples, des photos de classe, une collection de timbres oubliée, une broche sur laquelle s'est perdue une mèche de mes cheveux, une collection de bague en plastique offerte par quelque soupirant anonyme... Ses yeux s'emplissent puis débordent de souvenirs lorsqu'il pose la main sur un journal que je tenais étant gamine. La clé est négligemment attachée au cadenas. Je ne me souvenais plus avoir tenu ce journal, je n'avais pas seize ans... Mon père observe un instant ce confident indiscret... Lentement, plein d'appréhension et de culpabilité, il approche sa main de la clé, hésite encore une seconde, puis se décide et la tourne... Papa, non ne...

« 26 septembre. Cela fait maintenant deux semaines que je suis rentrée, et déjà j'ai trouvé celui qui me fera souffrir. Il s'agit d'un garçon de terminale qui... Ses cheveux bruns, coupés court, m'évoquent quelque acteur de cinéma. Son teint est pâle, vraiment très pâle. Est-ce que ce garçon ne bronze pas ? Et ses yeux... Ses yeux... Des yeux de félin, vert émeraude... »

« 4 octobre. J'ai décidé de faire du théâtre. Avec un peu de chance, je serai dans le même cours qu'Adrien et... »

« 6 janvier. Maman est tombée sur une lettre que j'allais envoyer à Adrien. C'est

horrible, j'ai envie de me tuer... »

« 19 avril. Je n'aurais pas du boire à cette soirée hier soir. J'ai terriblement honte de moi. D'ordinaire, je ne bois pas, mais Adrien était là et je voulais... Je ne savais pas... »

« 19 avril. C'est tellement difficile à imaginer que je n'ose même pas l'écrire... »

« 21 avril. Adrien me l'a avoué. C'est terrible. Je n'aurai aucun souvenir de ma première fois. Ce qui m'inquiète vraiment, maintenant, c'est de savoir si... »

« 22 avril. La copine d'Adrien nous a surpris en train de nous embrasser. Adrien ne veut plus me voir. Il a osé prétendre que... »

« 30 mai. Toujours rien. Je ne sais pas si je dois le dire à ma mère. Peut-être qu'avec le temps... »

« 14 juin. Je ne veux pas avorter. Je quitte la maison. »

« 28 novembre. Après des mois d'errance, je suis absolument épuisée... je n'arrive plus à penser... il me faut un endroit où poser mon bagage, où respirer un peu. Pour moi et pour lui, ou elle. »

« 2 décembre. Je n'en peux plus. Papa m'a retrouvée, après des semaines de quête ininterrompues... Il m'a longuement parlé. Il pense que la seule solution c'est... »

« 23 décembre. Nous nous sommes disputés, et je les ai écoutés. Je les ai laissé l'emmenner loin de moi. J'ai eu tort. Les visages de ces deux personnes qui autrefois ont été mes parents ne sont plus maintenant que les deux témoins de mon erreur, je ne peux les côtoyer. Je vais partir, définitivement. Mouvement... Une vie de mouvement. Changer. Évoluer, progresser, régresser, peu importe, mais changer. Oublier, reconstruire, se souvenir puis de nouveau oublier. L'immobilisme est synonyme de mort. La vie, c'est le mouvement. Je veux vibrer ! Vibrer de vie et d'impatience. Je veux révolutionner ma façon de voir le monde, et revenir en arrière, une fois, cent fois. Je veux chercher ici, voir ailleurs, trouver, perdre et retrouver. Il faut bouger en dehors et en dedans. Émotion, douleurs et joie. Rien n'est plus court que deux points de l'existence qui se rejoignent dans une même humeur. Cet état d'esprit sera mon but permanent. La vie humaine, c'est un passage fractal entre naissance et mort, entre assoupissement et réveil, entre découverte et oubli. Ne jamais être, éternellement devenir ! Je serai ! »

J'avais oublié... Je me suis trompée... Je veux... Je voudrais vivre encore un peu... Rien que quelques instants...

Moi, j'ai préféré sauter de l'étage
D'une maison aux volets blancs et bruns
Pour rompre mon cou dans un pâturage
Dans l'espoir, peut-être d'agir en vain.

J'entends...

« Elvire... »

Je viens d'entendre mon nom. Ce n'est pas normal. Je ne peux pas entendre, je suis morte. Mon corps brisé refuse de répondre aux sollicitations des hommes en blouse verte. Leurs gestes se font plus rapides, fébriles, ils échangent des regards où alternent des leurs d'inquiétude et de résignation.

« Elvire »

C'est l'un d'entre eux qui me parle. J'en suis sûre maintenant. Qu'il me laisse en paix, je ne peux pas l'entendre, je suis morte.

« Elvire... vous êtes en vie... »

Que veut-il dire ? Je vis, moi ? Non, je suis morte.

« Vous n'êtes pas morte. Vous êtes dans le coma, depuis deux ans maintenant, et vous délirez. Mais vous n'êtes pas morte. Pas encore. Cependant, plus rien ne pourra plus entraver la marche du destin. Le coup de théâtre vient d'être consommé. »

Ma mémoire me fait défaut. Dehors, suis-je amnésique, paralysée ? En quelle année sommes-nous ? A quoi ressemblent les infirmières qui s'occupent de moi ? Ai-je les moyens de me réveiller ?

« Non. » pense l'homme.

Silence ! Tu mens. Si tu prétends que je n'ai plus aucune chance de m'en sortir, ce n'est pas parce que tu le sais, c'est parce que je le crois.

Je... Je respire mal. J'ai mal... Non, la mort, il n'y a aucune raison pour que cela soit douloureux. Mes yeux... Mes yeux s'ouvrent... Est-ce encore une vision de mon esprit ? Réfléchis ! Décide ! Décide, ce sont les dernières images que tu vas recevoir... Décide de ne pas te laisser regagner par tes visions ! Décide de contempler la vie une dernière fois !

Les choses sont floues autour de moi. J'ai mal... Quelque chose dans la gorge, et dans le bras. La salle est blanche... Ma main... Il y a quelque-chose dans ma main... C'est une main plus petite, une petite main d'enfant... Une petite tête au teint clair aux cheveux bruns et aux yeux verts, une petite fille...

Un souffle. Une inspiration. Encore un souffle. Un long souffle, qui vide entièrement mes poumons.

Les molécules qui composent mon corps se désolidarisent. Doucement. La cohérence de mon être se dissipe. La matière retourne à la terre dont elle est issue. Un atome la quitte, suivi d'un autre, et d'un troisième. Ce sont dix, cent, mille, un milliard d'atomes qui se séparent. Ils partent créer de nouvelles choses. Certains serviront à la formation des rochers, des montagnes et des plaines, d'autres rejoindront les plantes ou les animaux. Combien d'entre eux pourront un jour avoir le privilège d'être à nouveau associés à une conscience humaine ? Quel sera le destin de ces particules que la Vie a tenu en mon sein, le temps de ma vie ? Jusqu'où irradieront les vestiges de mon existence ? Je ne suis pas morte. Je ne fais que changer de visage, de forme. Je serai incinérée près d'un grand cerisier, un cerisier qui respirera la fumée de mon corps consumé, et qui la changera en végétal. Une femme enceinte passera près de ce cerisier, elle en cueillera un fruit. Elle

le mangera, et le fruit nourrira l'enfant qu'elle porte. Cet enfant, ce sera elle. Ce sera moi. Ce sera...

Ces répliques viennent de différents endroits de la scène.

« Un souffle. »

« Une inspiration. »

« Encore un souffle. »

« Un long souffle... »

« Qui a vidé entièrement ses poumons. »

« C'est fini. »